

Yves Navarre sur la corde raide

Jean-Pierre Guay

Number 12, February–March 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21454ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guay, J.-P. (1984). Yves Navarre sur la corde raide. *Nuit blanche*, (12), 22–22.



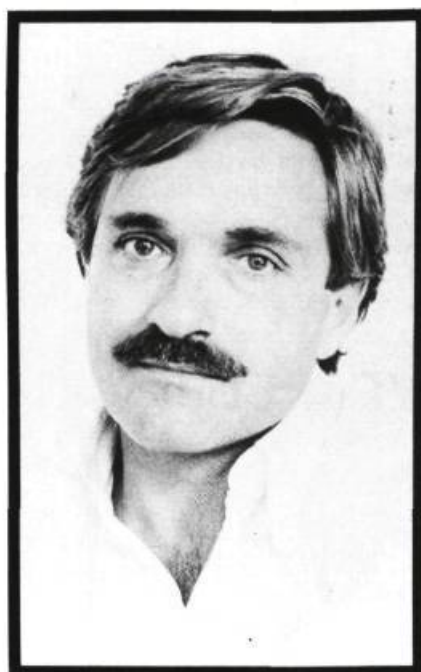
par Jean-Pierre Guay

YVES NAVARRE SUR LA CORDE RAIDE

Yves Navarre appartient à cette nouvelle génération de romancières et de romanciers qui mêlent délibérément le vécu à la fiction. En réalité, ils se définissent eux-mêmes et sont perçus comme des écrivains, ces gens qui écrivent autant sur l'écriture qu'à partir d'elle. Avec eux, enfin, le concept de littérature est renvoyé à son arbitraire. Il n'y a pas une ou plusieurs littératures, mais des femmes et des hommes qui écrivent. Écrire est devenu un métier.

L'intérêt que présente aujourd'hui l'oeuvre de Navarre est qu'elle permet peut-être mieux qu'aucune autre de saisir ce glissement du concept de littérature à celui d'écriture. Plusieurs facteurs expliquent la chose, le plus déterminant étant à mes yeux le coefficient de vulgarisation du phénomène qu'on retrouve dans les romans de l'auteur du *Jardin d'acclimatation*. Avec *Premières pages* (publié chez Flammarion), toutefois, ce qui semblait fort simple à comprendre devient plus complexe.

Premières pages contient 41 chapitres. Mais ces 41 chapitres ne sont tous que des premiers chapitres. Comme si l'auteur avait ramassé dans un même livre les débuts d'autant de romans restés inachevés. À cet égard, et pour qui a déjà le moindre intérêt fréquenté l'oeuvre de Navarre, l'architecture du livre n'étonnera pas vraiment. Yves Navarre, depuis le tout début, avait déjà réglé leur compte aux paragraphes ainsi qu'aux dialogues. Tout, chez lui, se subdivise à l'infini en courts textes



Yves Navarre

autonomes, se suffisant parfaitement à eux-mêmes. Et on se rapportera à son roman *Biographie* (que vient de reprendre *Le livre de poche*) pour comprendre qu'il s'agit là d'un choix pensé.

Premières pages m'a tout d'abord profondément agacé. Jusqu'au moment où je me suis enfin persuadé que les dizaines d'histoires qu'il contient étaient toutes écrites par le même narrateur, en l'occurrence Peggy Carnieri, la secrétaire et amie de la romancière Lola Kubler. Ce jeu de miroirs n'est pas nouveau. Sous la plume de Navarre, cependant, j'oserais dire qu'il prend une ampleur insoupçonnée.

Et je reviens à mon point de départ. Navarre comme tant d'autres, maintenant, mêle volontairement la fiction au vécu, et la confiance à l'invention. Il en résulte, pour le lecteur, aussi bien un plaisir extrême qu'un agacement excessif.

Le plaisir de lire Navarre tient essentiellement, me semble-t-il, à un style alerte, plus près de la langue parlée que du langage littéraire proprement dit. Aussi le lit-on moins pour suivre un récit que pour entendre celui qui le raconte. Impossible, en quelque sorte, d'oublier que quelqu'un est en train d'écrire ce qui est donné à lire. Contrairement à ce qui se passait il n'y a pas si longtemps, ce n'est plus le lecteur qui dispose librement d'un texte, mais l'écrivain qui impose sa lecture des événements. Et le procédé séduit, contrairement à ce qu'on pourrait croire.

En revanche, le degré d'intimité auquel se situent les textes de Navarre a de quoi rendre perplexe. La sincérité d'un écrivain a toujours été une arme à deux tranchants : là où elle se donne pour la vérité, elle apparaît souvent, au contraire, comme un acte de mauvaise foi. Et alors il ne serait que trop juste et normal qu'on s'interroge sur la portée réelle d'une confession sans commencement ni fin, l'écriture se profilant enfin comme un ultime prétexte à des aveux qui auraient moins pour but la création littéraire (soit la recherche ou l'affirmation d'une liberté) que l'enfermement dans un destin secrètement accepté, sinon voulu. Telles sont les grandes questions que pose, après *Biographie*, *Premières pages* ■